

---

Aude Fauvel

## **Punition, dégénérescence ou malheur ?**

La folie d'André Gill (1840-1885)

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Aude Fauvel, « Punition, dégénérescence ou malheur ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 26-27 | 2003, mis en ligne le 19 février 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index751.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://rh19.revues.org/index751.html>

Document généré automatiquement le 30 septembre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Aude Fauvel

## Punition, dégénérescence ou malheur ?

La folie d'André Gill (1840-1885)

Pagination de l'édition papier : p. 277-304

- 1 En 1881, André Gill (1840-1885) célèbre acteur de la vie littéraire et artistique française, particulièrement connu pour ses caricatures, est enfermé à l'asile de Charenton. Cet événement fait l'effet d'un coup de tonnerre sur la scène parisienne. Jusqu'alors rien dans le comportement de cet homme à la bonhomie proverbiale et à l'imposante carrure physique n'avait laissé croire à un quelconque trouble mental. Personne ne semblait plus loin de perdre sa raison que lui. Alors si lui aussi, après nombre d'autres artistes, devenait fou, que fallait-il en déduire ? L'internement de Gill est donc l'occasion pour la France fin-de-siècle de s'interroger sur la signification de la folie et plus particulièrement sur les rapports qu'elle peut entretenir avec l'Art et la rébellion politique.
- 2 À travers le destin de Gill, l'historien peut alors entrevoir ce que signifiait être fou à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Par « être fou » j'entends deux directions d'interrogation. D'abord, « être fou » au sens de la définition de l'essence de la folie : où plaçait-on la limite entre débordement génial, inspiration artistique, rêve et aliénation ? Avait-on la même définition du fou suivant qu'on était docteur, artiste ou personnage politique ? Ensuite, « être fou » recouvre également la définition d'un statut social. Comment étiez-vous considéré par la société française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à partir du moment où vous étiez catalogué fou ? Quel espace de liberté, de possibilité vous restait-il ? Et concrètement, que vous arrivait-il une fois posé le diagnostic d'aliénation<sup>1</sup> ?
- 3 Pour répondre à ces diverses questions, on analysera dans un premier temps les diverses réflexions suscitées par la maladie de Gill. On verra ainsi que la perception du problème de la folie est très variable au XIX<sup>e</sup> et ne peut être réduite au seul discours médical. Dans un second temps, on essaiera d'envisager le point de vue de Gill lui-même. Car, une fois n'est pas coutume, l'historien dispose de documents réalisés par un aliéné, Gill en l'occurrence, lors de son enfermement et d'une brève période de liberté dont il disposa entre deux internements<sup>2</sup>. L'analyse de ces documents inédits permet de voir ce que Gill avait à dire de sa déraison et de son statut d'aliéné. Ainsi on tentera d'échapper quelque peu à cet écueil commun des commentateurs de l'époque et des historiens contemporains : cesser de parler de la folie en général mais laisser parler le fou en particulier.
- 4 Mais avant toute chose il convient de dire quelques mots sur Gill lui-même...

### André Gill : de la gloire à l'asile (Paris 1840-Charenton 1885)

- 5 En effet, si le nom d'André Gill ne dit peut-être rien au lecteur d'aujourd'hui il était pourtant largement connu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Gill connaît son heure de gloire sous le Second Empire grâce ses caricatures, genre dans lequel il s'illustre rapidement comme maître. Mais il est également poète, journaliste, essayiste à ses heures. Il signe ainsi un certain nombre de textes satiriques, des poèmes<sup>3</sup> ou encore une pièce de théâtre<sup>4</sup>, il collabore à l'album zutique<sup>5</sup>... Il fonde des journaux qui, malgré des interruptions successives, paraîtront de 1866 à 1880<sup>6</sup>. Il illustre également de nombreux livres, dans la série des Rougon-Macquart de Zola notamment<sup>7</sup>.
- 6 Son extraordinaire prolixité et son talent de provocateur ne tardent pas à le rendre célèbre dans le milieu des intellectuels réfractaires. Il noue une amitié<sup>8</sup> avec le plus connu d'entre eux :

Jules Vallès (1832-1885). Leur relation est très passionnelle et connaît de nombreux heurts. Pour Vallès en effet Gill ne s'engage pas suffisamment dans les batailles politiques de son temps. Sous la Commune, Gill est ainsi conservateur du musée du Luxembourg et reste à l'écart de l'insurrection. Tandis que Vallès monte sur les barricades, passe pour mort et doit s'exiler en Angleterre. Vallès ne supporte pas cette légèreté de Gill. Et Gill réciproquement se moque du trop grand sérieux de Vallès comme il a pu l'exprimer dans une célèbre caricature de 1867<sup>9</sup> (voir ill. 3).

7 Il est vrai que Gill est rien moins que sérieux. Beau parleur, grand séducteur il aime énormément s'amuser. Il fréquente étroitement le milieu bohème et canaille parisien. Il est l'ami de Charles Cros, Verlaine, Aristide Bruant... Et la seule de ses œuvres qui soit toujours célèbre aujourd'hui est l'enseigne du cabaret « Le Lapin agile »<sup>10</sup> à Montmartre (voir l'entête de l'article).

8 L'existence mouvementée de Gill mériterait à elle seule l'espace d'un livre mais ces quelques éléments suffiront sans doute au lecteur à se représenter combien il fut une figure en vue de la vie parisienne. Il comprendra ainsi sans doute pourquoi cet artiste vécut très mal la dégradation de sa situation sous la Troisième République.

9 Car, avec l'arrivée des républicains au pouvoir, Gill estime avoir rempli sa mission de polémiste. Il délaisse alors la caricature et entreprend de se faire reconnaître comme peintre. Mais, alors qu'il s'était affirmé comme précurseur dans le domaine des caricatures, en pleine révolution impressionniste, il réalise des tableaux réalistes, sans grande originalité. Sa renommée s'étiolle et l'argent commence à manquer. Il trouve alors refuge dans sa vie privée : il se met en ménage et un fils naît, Jacques, en 1881.

10 Hélas, celui-ci décède peu de temps après. Gill est alors retrouvé le 16 octobre 1881 errant dans les rues de Bruxelles où il était en voyage. Manifestement désorienté, il semble avoir vagabondé à travers bois depuis des jours. Il est alors conduit par deux de ses amis dans une maison de santé à Evèrè, au nord de Bruxelles. Ironie de l'histoire : André Gill s'était un jour exclamé « On ne songe qu'à créer des maisons de fous, quand ouvrira-t-on des maisons pour les imbéciles ? »<sup>11</sup>. Vallès et Callet le ramènent ensuite à Paris. Pour finir, après maintes tribulations, il est conduit à l'asile de Charenton.

11 Montrant des signes d'amélioration il finit par en sortir le 28 janvier 1882. Il est alors pratiquement ruiné. Ses maigres ressources ont été largement englouties par les frais résultants de l'internement. Gill se lance alors dans de nouveaux travaux. Il envisage de publier un recueil de poèmes, écrit un livre de souvenirs<sup>12</sup> qui paraîtra en 1883, préfacé par Alphonse Daudet. Mais, de tous ces projets un seul lui tient vraiment à cœur : l'exposition de sa nouvelle œuvre, *Le Fou*, accepté au Salon de 1882. Or il s'aperçoit que ce tableau est accroché si en hauteur qu'il est proprement invisible. Cette découverte déclenche une nouvelle crise de vagabondage. On le retrouve huit jours après le Salon errant du côté de Bar-sur-Aube.

12 Cette fois Gill ne sortira plus de l'asile. En 1883, ses quelques meubles et les œuvres qui lui restent sont vendus à un prix dérisoire lors d'une vente aux enchères. Ses amis viennent de moins en moins lui rendre visite, mis à part le fidèle Emile Cohl<sup>13</sup> (voir ill. 4). Et Vallès décède le 14 février 1885, ce qui achève de démoraliser Gill qui ne lui survit que quelques mois (il meurt le 1<sup>er</sup> mai 1885).

13 Après sa mort, Gill tombe peu à peu dans l'oubli. Il ne reste curieusement aujourd'hui que peu de traces<sup>14</sup> de ce personnage pourtant fort célèbre. De même que les études portant sur lui sont en nombre très faible<sup>15</sup>. Pourtant, il fut une très grande célébrité en son temps, ce qui explique d'ailleurs que son internement ait donné lieu à tant d'interrogations.

## Pourquoi est-on fou ?

### La folie : une affaire publique au XIXe siècle

- 14 En effet, à peine Gill interné, chacun aiguise sa plume pour relater cet événement. Aujourd'hui il est probable qu'une telle attitude choquerait. Seuls des journaux à scandale se permettraient probablement de commenter le passage d'une vedette dans un service d'urgence psychiatrique. La maladie mentale, les troubles psychiatriques ou quels que soient les noms qu'on utilise, appartiennent de fait à l'espace privé.
- 15 À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle il n'en est pas de même. Bien au contraire, à cette époque l'aliénation d'une personnalité est un événement susceptible de captiver tout le monde y compris parmi les plus sérieux représentants de la presse. Au moins 23 articles<sup>16</sup> sont ainsi écrits dans la foulée de l'internement de Gill. Il peut paraître normal que les journaux liés à l'artiste comme *La Nouvelle Lune* s'y intéressent, c'est déjà plus surprenant de la part du *Voltaire* ou du *Réveil* même si cette presse pouvait être proche des réfractaires, mais que des journaux comme *La Revue politique et littéraire* et plus encore le fameux *Le Temps*, journal emblématique de la Troisième République<sup>17</sup>, y consacrent plusieurs de leurs colonnes, voilà qui est réellement étonnant pour le lecteur contemporain.
- 16 Alors pourquoi un tel intérêt pour la maladie mentale en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle ?
- 17 La première raison est que la folie est alors un thème politique important. Il est difficile aujourd'hui, à l'heure des traitements médicamenteux et de la réduction drastique des lits dans les hôpitaux psychiatriques, de se rendre compte de la place que prenaient auparavant les asiles de fous. Créés en 1838 en France, ces établissements n'ont cessé d'accueillir chaque année de plus en plus malades si bien qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale les aliénés internés sont plus nombreux que les prisonniers<sup>18</sup> ! Cette inflation asilaire pose bien sûr des problèmes de gestion économique, judiciaire *etc.* Mais surtout elle soulève une grave question : pourquoi l'aliénation mentale est-elle devenue la « maladie du siècle » ainsi que le formule Gambetta en 1870<sup>19</sup> ? Ceci signifie-t-il que beaucoup de gens enfermés dans les asiles n'y ont pas leur place et que plutôt de s'attarder sur la misère et la révolte des gens on préfère les enfermer au motif qu'ils sont fous ? Ou au contraire que la population française est en train de dégénérer et qu'il faut à tout prix isoler les éléments irrécupérables dans les asiles ?
- 18 On voit tout de suite que la première hypothèse est plutôt soutenue par les milieux en faveur de réformes sociales tandis que la seconde est plus l'apanage de milieux conservateurs. Dès lors qu'un homme de notoriété publique devenait fou et *a fortiori* quelqu'un comme Gill qui avait pris part aux luttes politiques son cas est immédiatement prétexte à débattre du problème plus général de l'aliénation et du système asilaire.
- 19 La seconde raison pour laquelle on s'intéresse particulièrement à Gill tient à son identité d'artiste. En effet, les artistes de l'époque semblent être touchés par une sorte d'épidémie d'aliénation. Aujourd'hui les noms suivants n'évoquent plus grand chose mais à l'époque ils sont des célébrités dans le milieu littéraire et artistique : Gil Péres, Coédès, Charles Bataille, Jean Dubouys, Eugène Vermesch... Tous ont perdu l'esprit peu avant Gill. Or, autant pour d'autres artistes, comme Nerval, chacun s'était attendu à ce qu'un jour ou l'autre leur sensibilité exacerbée leur fasse perdre l'esprit, autant rien dans le comportement antécédent de ces derniers et encore plus dans le cas de Gill n'avait pu laisser présager un seul instant l'imminence de l'aliénation.
- 20 Cette épidémie ne fait que renforcer le questionnement classique sur une possible liaison entre création artistique, génie et folie. Chacun s'interroge : créer est-il le signe d'une organisation spéciale et dérangée ou est-ce le fait de créer qui entraîne la formation de troubles psychiques ? En tous les cas, pour les artistes de l'époque la maladie de Gill est à mettre en rapport direct avec son activité. Ce n'est dès lors plus un destin individuel mais le tragique exemple d'une condition collective. Ceci permet de comprendre pourquoi à plusieurs reprises, au nom de

la solidarité de groupe, des souscriptions sont lancées en faveur de Gill pour améliorer son quotidien dans l'asile.

- 21 Chacun se reconnaît en Gill et chacun cherche à comprendre pourquoi il est devenu fou afin d'éviter de connaître le même sort. Gustave Geffroy a beau s'exclamer : « Que l'on fasse silence sur le malade, sur lequel on n'a rien à dire, pour s'occuper plutôt de l'artiste (...) ! »<sup>20</sup>, les commentaires se multiplient sur la maladie de Gill. Ceux-ci offrent un éclairage particulièrement intéressant sur la perception de la folie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agira donc pas ici d'établir un diagnostic *a posteriori* du cas de Gill, ce qui serait du reste bien illusoire, mais de tâcher de comprendre quels sens on donnait à cette époque au fait de devenir fou.

## La dégénérescence

- 22 Être fou à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle c'est d'abord être un dégénéré, comme l'affirme la théorie médicale alors dominante. C'est donc en ces termes que le docteur Jules Christian<sup>21</sup> parle de son patient dans un long article qu'il lui consacre, juste après sa mort, dans les *Annales médico-psychologiques* alors journal de référence de la profession aliéniste. Pour lui, Gill était porteur dès la naissance d'une défaillance héréditaire et l'environnement n'a joué dans l'apparition de l'aliénation qu'un rôle de déclencheur. En somme, alors même que Gill semblait au mieux de sa forme il était déjà condamné. « Aussi ne faut-il pas croire que ce sont les excès et les irrégularités de la vie qui ont causé la paralysie générale<sup>22</sup> de X... C'est par eux que l'influence héréditaire s'est révélée d'abord, mais la paralysie générale n'a été que le dernier terme de l'évolution morbide dont il avait apporté en naissant le germe fatal. X... était prédestiné : son triste sort n'en mérite que davantage notre sympathie. »<sup>23</sup>
- 23 Cet exemple d'application de la dégénérescence permet de comprendre tout l'intérêt que cette doctrine a pu soulever dans le milieu médical mais aussi bien plus largement dans l'ensemble de la société. Elle montre que la soudaine et donc terriblement inquiétante aliénation de Gill est en fait inscrite dans une longue histoire, histoire qui le dépasse puisqu'elle met en cause toute sa famille. Inscrite dans un tel cadre interprétatif, la folie perd de son inquiétante étrangeté. Elle n'est plus une cassure inexplicable dans la vie d'un seul individu ; elle a un sens, elle est l'aboutissement d'une histoire familiale, dont on peut saisir les évolutions et prévoir la conclusion.
- 24 Le malade est en quelque sorte déculpabilisé, il n'aurait véritablement rien pu faire contre la prédestination qui gouvernait son destin. « [...] il y eut chez lui, non pas comme on l'a prétendu, l'abus de toutes choses, même des meilleures, mais la prédestination... »<sup>24</sup>
- 25 Et pourtant, si en apparence la théorie de la dégénérescence a un impact positif sur la perception du fou, pauvre malade dont tous les actes étranges sont à mettre au compte d'une hérédité lourde dont il ne peut être tenu pour responsable, elle entraîne en réalité des effets pervers sur la conception de la folie.
- 26 Au niveau médical d'abord, cette doctrine a tendance à enfermer l'aliéniste dans un système interprétatif clos sur lui-même, trop rigide pour prendre en compte tous les aspects de la maladie mentale. Le texte de Christian se caractérise ainsi par l'éviction ou la sous-interprétation de faits pourtant essentiels. Ainsi son application classique de la théorie de l'hérédité ne lui permet pas de comprendre la période de rémission connue par Gill entre ses deux internements. Car, normalement, un dégénéré entré dans une phase de paralysie générale ne peut connaître qu'une inexorable déchéance intellectuelle avant la mort finale. Or, Gill s'est montré capable d'écrire, de peindre, de dessiner... Christian reste impuissant à donner un sens à cette étrange guérison provisoire, qu'il se borne à signaler. De même, autre lacune importante, il ne peut établir de façon convaincante l'hérédité chargée de Gill. Et pour cause : celui-ci est un enfant naturel<sup>25</sup> et l'on ne dispose que de on-dits sur sa famille. Cela ne semble

pas gêner outre mesure le psychiatre qui se base sur des rumeurs de congestions cérébrales chez des parents pour établir son diagnostic.

27 Ce manque de prudence est d'autant plus déroutant que le docteur Christian est justement un des rares aliénistes à avoir dénoncé la tendance exagérée de ses collègues à tout rapporter à la paralysie générale alors même que les tableaux cliniques ne correspondent pas<sup>26</sup>. Qu'est-ce qui peut permettre à ce médecin pourtant mesuré d'affirmer avec autant d'aplomb que Gill était bel et bien paralytique ?

28 Il s'avère que c'est la fin de Gill qui permet de sauver le diagnostic. Car, si Gill n'a pu guérir c'est qu'il était bien paralytique général. Et s'il était paralytique c'est qu'il était disposé à l'être, donc dégénéré... Peu importe que Gill ait connu une rémission, ce n'est qu'une « particularité remarquable »<sup>27</sup>. Peu importe qu'on ne puisse pas vraiment établir de façon convaincante son hérédité chargée. On se contentera de la supposer, de l'établir de façon purement rhétorique. Elle n'est que secondaire pour assurer *a posteriori* le diagnostic de dégénérescence. Car, la mort apporte la preuve ultime d'un système explicatif qui se caractérise par sa tautologie.

29 On sent ainsi presque une note de triomphe de Christian face à la mort de son patient : « cette fois, le diagnostic n'offrait plus de difficultés. [...]...la déchéance intellectuelle reprit son cours et ne s'arrêta plus »<sup>28</sup>. La maladie suit de nouveau son cours inexorable, la doctrine est sauvée. Là encore le médecin déforme la réalité en omettant de signaler qu'en 1884 Gill dessinait toujours. Il esquissait de nombreux projets au brouillon et réclamait continuellement qu'on lui apporte des fournitures pour pouvoir les réaliser<sup>29</sup>. Il aurait été, en effet, bien difficile d'expliquer comment un paralytique général en pleine déchéance physique et intellectuelle pouvait encore manifester une telle activité quelques mois avant sa mort.

30 Etrange médecine que celle qui se refuse à considérer la possible guérison de ses patients, incapable qu'elle serait alors de l'interpréter. Il faut d'ailleurs remarquer que, contrairement à ce qu'il affirme, le docteur Christian n'est pas à l'origine de la sortie provisoire de Gill. Celle-ci fut obtenue par Vallès grâce à la pression de Gambetta en personne. Il est très probable qu'autrement Christian ne l'aurait pas laissé sortir. Pour le médecin en effet, diagnostiquer la paralysie générale implique de pronostiquer la déchéance puis la mort sans rémission. Sans intervention extérieure cette intime conviction l'aurait empêché de prendre en compte les signes d'amélioration de Gill et de lui permettre de vivre ne serait-ce que quelques mois supplémentaires d'une existence normale.

31 On le voit, la domination de la théorie dégénérative enferme donc la discipline psychiatrique dans un cadre interprétatif rigide. Mais ses conséquences sont également lourdes pour les patients. En effet, elle marque un changement dans la perception médicale du fou, changement qui a de fortes incidences dans le champ social.

32 À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le fou n'est plus un aliéné comme il l'était au début du siècle, c'est un dégénéré. La différence est de taille. Les premiers aliénistes comme Philippe Pinel (1745-1826) faisaient du fou un malade, susceptible d'être guéri au sein des asiles par le traitement moral. Entre l'aliéné et l'homme normal il n'y avait finalement qu'une différence de degré. Le dégénéré, lui, est le signe d'une évolution négative de l'espèce humaine, un prédestiné opposé à l'homme sain, supposé libre. Il n'est qu'exceptionnellement curable : le rôle de l'aliéniste consiste plus à préserver la société en l'enfermant dans l'asile qu'à le guérir<sup>30</sup>. À la fin du siècle l'individu devenu aliéné entre dans un espace de différence dont il ne peut que très difficilement sortir.

33 L'impact négatif de cette théorie sur la société française et sur sa vision des fous est très net concernant le cas de Gill. Certes, la dégénérescence fait de l'aliénation une maladie physique explicable et empêche d'interpréter l'inflation des asiles comme un signe d'une inquiétante impuissance de la science. Pour autant, cette théorie par son aspect mécanique et fataliste n'a rien pour rassurer ceux que la folie, phénomène essentiellement dérangeant par sa nature, inquiète et perturbe. Le spectre de la dégénérescence plane<sup>31</sup>. Chacun se voit comme

- possiblement porteur d'une hérédité chargée et susceptible de devenir fou à chaque instant : « [...] pauvre Gill [...] qui ne savait pas qu'il était déjà fou. Personne ne s'en doutait d'ailleurs. Peut-être l'étions-nous et le sommes-nous autant que lui... »<sup>32</sup>. C'est pourquoi le cas de Gill, qui n'avait jamais manifesté de dérangement avant son internement, fait particulièrement peur.
- 34 Le fou inquiète donc. Il dégoûte aussi. Car, malgré tout, on retient l'idée que si Gill n'avait pas commis d'excès, de boisson notamment, il n'aurait pas déclenché sa paralysie générale, n'aurait pas eu « le cerveau détraqué par je ne sais quels rêves de gloires et de folles apothéoses »<sup>33</sup>. En somme, s'il s'était uniquement occupé de travailler et n'avait pas toujours cherché la renommée et l'argent il aurait cédé moins facilement à son hérédité. En filigrane se lit là l'idéal de l'artiste pur, uniquement dévoué à son Art. L'aliéné est soumis à sa folie et en même temps on estime qu'avec de la volonté il aurait pu si ce n'est la maîtriser, du moins la maintenir à l'écart plus longtemps.
- 35 Dans un tel contexte, rien d'étonnant à ce que beaucoup de commentaires sur Gill portent la trace de cette peur de la dégénérescence mais également parfois du mépris pour celui qui n'a pas su y résister. Rien d'étonnant également à ce qu'à peine une quinzaine de personnes ose aller à son enterrement à l'asile de Charenton, tandis que bien plus se presseront au Père Lachaise et lors de l'inauguration de la rue André Gill. Rien d'étonnant enfin que face à une telle vision scientifique de l'aliénation qui n'autorise presque aucun espoir, d'autres voix se font entendre qui remettent entièrement en cause cette définition.

### La folie comme punition sociale

- 36 Comme on l'a dit précédemment, les commentaires sur la folie de Gill sont extrêmement nombreux, dans la presse mais également dans les ouvrages qui lui sont consacrés peu de temps après sa mort. Dans le cadre réduit de cet article on ne pourra bien sûr évoquer tous ces textes. Le propos étant de montrer la complexité de la perception de la folie au XIX<sup>e</sup> siècle on insistera donc sur ceux qui se posent en rupture avec le discours psychiatrique et interprètent le surgissement de la folie chez Gill dans un sens radicalement différent.
- 37 Jules Vallès, le premier, donne une toute autre interprétation de la maladie de son ami. Maria Luisa Premuda Perosa<sup>34</sup> a montré combien le thème de la folie et celui, parallèle, de la critique de l'aliénisme, étaient importants chez Vallès. Cela étant, ce propos n'est pas particulièrement original. Vallès reprend des thèmes « anti-aliénistes »<sup>35</sup> qui ont déjà été développés par d'autres avant lui. En revanche, il va plus loin que ceux, nombreux, qui ne remettent pas foncièrement en cause l'interprétation médicale des troubles psychiques et se contentent de critiquer les abus rendus possibles par la loi de 1838. Vallès propose une autre vision de la folie, vision qui prend à rebours l'explication médicale.
- 38 De manière étrangement prémonitoire, Vallès a fait publier deux chapitres d'un roman inachevé<sup>36</sup> intitulés « Le Fou » et « Charenton »<sup>37</sup> juste avant l'internement de Gill. Il y décrit précisément l'atmosphère et le médecin de ce lieu dans lequel il devait faire interner son ami quelques mois plus tard. Gill interné, il commente cet événement dans une série de trois articles dans *Le Réveil* au cours des mois d'octobre-novembre 1881<sup>38</sup>. Enfin, il rédige deux chapitres sur l'asile de Sainte-Anne pour ses *Tableaux de Paris* parus au mois de mars 1882 dans le *Gil Blas*. L'internement de Gill précipite donc une réflexion commencée auparavant et incite Vallès à préciser plus encore son opinion sur la folie. Pourquoi cet auteur a-t-il à ce point travaillé ce thème ?
- 39 Les raisons en sont d'abord personnelles. Rappelons qu'à la fin de l'année 1851, le professeur Louis Vallès apprenant que son fils participe aux barricades à Nantes contre le coup d'État, ce qui nuit à sa réputation personnelle, parvient à le faire enfermer dans l'asile Saint-Jacques de Nantes. La sœur de Vallès, Marie-Louise, bouleversée par ce geste est également internée par la suite dans le même hôpital. Cet épisode renseigne assez bien sur un certain usage de l'asile comme remplaçant des lettres de cachet qui pouvait parfois être fait au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>.

Vallès, grâce à l'intervention de son ami Arnould sort en mars 1852. Sa sœur n'en sortira pour sa part jamais<sup>40</sup>.

40 Alors même que son œuvre entière est nourrie de cette expérience personnelle, Vallès n'y fait qu'une allusion et encore très détournée dans *Le Bachelier*<sup>41</sup>(1881). Mais il en reste marqué et ne cesse de s'interroger par la suite sur les rapports qui existent entre rébellion politique, censure familiale et internement asilaire.

41 Il faut dire que le second engagement de Vallès en politique lors de la Commune en 1871 se traduit également par une intervention des psychiatres. On sait bien en effet comment ces derniers ont interprété cet événement comme un épisode de folie collective<sup>42</sup>. Puis c'est l'épidémie d'aliénation évoquée précédemment et qui frappe particulièrement le milieu intellectuel réfractaire, touchant notamment Eugène Vermesch (1845-1878)<sup>43</sup> alors exilé avec Vallès en Angleterre après la Commune. Après Vermesch c'est enfin Gill, l'ami de toujours, qui est interné.

42 La folie est donc omniprésente dans la vie de Vallès. Il l'a vécue lui-même, a perdu sa sœur et son meilleur ami. Mais c'est aussi un phénomène qui interroge le sens même de son existence et de son œuvre : l'engagement politique et la rébellion face au pouvoir en place. Il ne peut admettre l'idée que tout ce qu'il fait n'est qu'une preuve de sa propre aliénation, comme le sous-entendent les aliénistes et comme semble le démontrer l'épidémie qui frappe les artistes réfractaires de la fin du siècle.

43 À l'occasion de la folie de Gill, Vallès développe donc une théorie qui prend l'exact contre-pied de la doctrine aliéniste. Pour lui, être fou n'est pas une maladie, du moins pas au sens médical du terme. Mais c'est le signe d'une sorte d'échec existentiel, de l'insuffisance de l'absorption de l'individu dans les batailles qui mettent en jeu l'avenir de la société. En effet, pour Vallès, mettre toutes ses forces dans les luttes politiques n'est pas une preuve d'aliénation. C'est au contraire parce qu'on ne s'engage pas suffisamment que l'on devient fou. Ce n'est pas seulement l'idée qu'en gaspillant inutilement ses forces dans une vie légère et de bohème, comme Gill on finit par gâter son potentiel et risquer l'aliénation. C'est cela, mais c'est surtout l'hypothèse selon laquelle la société contemporaine est par essence aliénante. Celui qui prend conscience de ce fait et ne le combat pourtant pas est nécessairement amené à perdre la raison, pris qu'il est dans ses contradictions.

À travers Gill c'est une description de lui-même à l'envers que donne Vallès. Il est vrai d'ailleurs que les existences de Vallès et de Gill offrent un certain nombre de similitudes. Vallès, après un temps d'aisance financière, a pareillement souffert du manque d'argent et, tout comme Gill, il a perdu un enfant en bas âge<sup>44</sup>. À cette différence près que Vallès, lui, fut enfermé sans raison en asile et en est définitivement sorti. Il en tire la leçon suivante : si je ne suis pas devenu fou alors même qu'on m'a enfermé, c'est bien parce que j'ai toujours su me battre contre ce type de comportement aliénant. À l'inverse Gill est aliéné et a été interné à juste titre, payant par-là le prix du manque de sens donné à son existence. Gill devient ainsi un double négatif de Vallès, l'incarnation de ce qu'il n'est pas. D'où la fin effrayante d'un de ses articles où Gill finit par tuer Vallès alors que celui-ci vient le délivrer. Parce que Gill en devenant fou a fait le jeu du système, tandis que Vallès l'a toujours combattu. Dans la réalité, Vallès et Gill sont morts à quelques mois d'intervalle, comme si l'un ne pouvait exister sans son double :

« S'il pouvait, ce décapité qui fut mon ami, s'il pouvait, quoi qu'en aient dit les médecins, retrouver la raison, je lui contera comment, malgré la douleur et la misère, on ne devient pas fou — tandis qu'on peut perdre la tête dans le bonheur et la gloire ! [...]

En tous cas, bourreaux ou victimes, tous ceux qui vivent des sensations de la place publique, ceux-là durent longtemps, gardent le cerveau frais, l'esprit ferme, qu'ils s'appellent Dufaure, ou Blanqui, Senard ou Raspail. — La fièvre de la lutte les tient debout et droits jusqu'à ce qu'ils s'écroulent comme des arbres ou qu'on les tue ; les coups de lance qu'on leur porte les clouent à la vie au lieu de les pousser dans la mort.

Allons démolir Evère ! criait Gill.

Trop tard.

S'il avait eu de ces cris-là jadis, il serait encore au milieu de nous, le front haut et la pensée saine.

[...] Je me prendrais à être dur pour son malheur, si je ne savais combien au fond, il avait le cœur grand ! Mais la pitié et la bonté ne suffisent plus dans ce monde de lutte ! Il faut prendre parti. Il ne voulut pas, il repoussa tous les képis et se contenta de coiffer le bonnet de l'artiste. Le bonnet s'est resserré sur ses tempes et est devenu la coiffure d'un galérien de Sainte-Anne !

Et il ne démolira pas le bague comme il le demande !

Il faut s'y mettre à mille et ne pas attendre d'être fou pour monter à l'assaut des bastilles. Nous irons peut-être bien un jour renverser tout cela, maisons de fous comme maisons de rois, mais peut-être aussi quand nous entrerons dans la place, je me heurterai contre un fou à cheveux blancs et à poings d'hercule : ce sera Gill qui, ne me reconnaissant pas, me tuera. »<sup>45</sup>

44 L'aliénation comme « maladie du siècle »<sup>46</sup> est donc une création sociale pour Vallès et, pour y mettre fin, il faut lutter en général pour la réforme de la société. En particulier, il faut faire fermer les maisons de fous et retirer le pouvoir exubérant qui est attribué aux médecins. Il reprend ainsi l'assimilation asiles = « nouvelles bastilles »<sup>47</sup>, assimilation qui est topique au XIX<sup>e</sup> siècle à ceci près que Vallès assimile d'autres institutions à de nouvelles bastilles comme les bagnes, les lycées ou la famille.

45 L'idée que la folie est une construction sociale rapproche Vallès de l'anti-psychiatrie moderne. En revanche, son analyse de l'origine de la maladie mentale l'en sépare. Son idée, très dure, d'un engagement politique nécessaire dans lequel l'individu doit s'absorber corps et âme, sans quoi ses capacités psychiques risquent de défaillir, se distingue aujourd'hui encore par son originalité. En son temps, seule Séverine<sup>48</sup> (1855-1929), féministe radicale, soutint son point de vue. Car la position de Vallès, qui est une forme de rejet total de la vie menée par Gill, a étonné et scandalisé plus d'un de ses amis<sup>49</sup>. Vallès se défendit en arguant qu'il tâchait de faire en sorte que l'exemple de Gill serve aux autres et qu'ainsi il lui rendait hommage. Certes, mais malgré tout on ne peut s'empêcher de penser qu'au travers de ses textes il règle ses comptes avec celui qui fut son ami et dont il n'a jamais réellement pardonné le manque d'engagement pendant la Commune.

## Un malheur individuel

46 Vallès n'est pas le seul à donner une interprétation de l'aliénation de Gill qui diffère totalement de l'explication médicale dégénérative. On insistera ici plus particulièrement sur le point de vue d'Olympe Audouard (1830-1890). Tout comme Vallès, elle se distingue en effet par sa prise de position tranchée concernant le problème de la maladie mentale.

47 Olympe Audouard<sup>50</sup> est une féministe française. Elle se fait notamment connaître en animant des conférences qui ont pour thème principal l'amélioration du statut économique et juridique des femmes. Ses propos lui valent d'ailleurs d'être interdite de parole par le ministre de l'Intérieur Goulard (1871-1873). Elle est en outre proche du mouvement spirite<sup>51</sup>, mouvement qui véhicule une conception de l'esprit fort différente de celle de l'aliénisme classique<sup>52</sup>. On ne s'étonnera donc pas que la folie de Gill soit l'occasion, pour cette femme en révolte et aux opinions originales, d'exprimer de manière radicale son opposition à l'explication psychiatrique de l'aliénation.

« Les maisons dites de santé sont nombreuses [...]. Mais si ces maisons reçoivent les fous, hélas ! elles les gardent au lieu de les rendre guéris, ce qui prouve que la médecine n'a nullement progressé dans l'art de guérir l'horrible maladie appelée folie.

Et comment nos médecins pourraient-ils faire pour combattre cette maladie, alors qu'elle n'attaque pas le corps mais bien notre être intellectuel, notre *moi*, et que ce second être, enfermé dans le corps, est encore inconnu dans son origine ? Les matérialistes qui veulent que notre esprit, nos pensées, tout notre être intellectuel enfin, ne soit qu'une émanation de la matière, les matérialistes qui se figurent que pensées, génie, haine, amour et mémoire naissent spontanément

dans notre cerveau comme des champignons poussent sur le fumier, diront : “La folie vient d’un détraquement du cerveau” ; mais qu’ils me feraient donc plaisir de me dire ce qu’ils trouvent dans le cerveau d’un fou lorsqu’ils dissèquent son cadavre !

La folie vient généralement de peines morales : un choc intellectuel violent, une sensation de terreur et une douleur immense la produisent. [...] si la logique n’est pas un vain mot, nos deux êtres, le corporel et l’incorporel sont très dépendants l’un de l’autre... »<sup>53</sup>

48 Comme chez Vallès les principes de la médecine psychiatrique sont battus en brèche mais sur des bases qui diffèrent sensiblement. Ici l’accent est mis sur la problématique individuelle de la folie et non sur son inscription dans un cadre social. L’aliénation existe, ou du moins la souffrance liée à ce que l’on nomme ainsi. Mais elle n’est ni un mal d’origine sociale, ni le signe de la dégénérescence, elle est le résultat d’un choc moral (on n’emploie pas à l’époque le terme de traumatisme). Elle s’inscrit dans une histoire propre à chaque individu.

49 Audouard n’est pas isolée dans son interprétation de l’origine de la folie de Gill ; le même point de vue est également développé par Emile Cohl et surtout par René Maury :

« Qu’est-ce que vous me chantez avec votre alcoolisme et votre hérédité d’aliénation mentale ? La voilà, la folie, la vraie folie de Gill : la douleur ! [...] à cet être éternellement affamé d’aimer, un enfant survient, vers ses quarante ans, et il le perd dans le berceau ! à quarante ans, au moment où tout croule sous son pied, position, camaraderies, ressources, passé, présent, avenir, il perd l’enfant unique, inespéré, qui rajeunit et revernit sa maturité entamée [...]. Résistez donc à ce coup de massue ! Voilà ce que vous négligez, messieurs les qui n’avez pas d’enfants ou qui n’interrogez point vos entrailles paternelles, avant de disséquer le cadavre “moral” de Gill. Oui, vous le méconnaissez, vous le calomniez ! Et moi, petit, moi infime, je vous crie, en rage et les poings crispés : Ne touchez plus à Gill ! le malheur l’a sacré !... »<sup>54</sup>.

50 Tous mettent en valeur la dimension personnelle de l’aliénation qui est occultée par la médecine aliéniste de tendance dégénérative et organiciste. On insiste sur le manque de compréhension et même le désintérêt total des médecins pour ce qui constitue pourtant le sens propre à la maladie de chacun. Ici aussi donc, mais pour des raisons différentes, on lit un grand mépris et une forte indignation pour les méthodes employées par la psychiatrie : enfermer la personne malade, alors même qu’elle est fragilisée, ajoute en plus le choc d’un changement de milieu et de l’éloignement des proches. Ceci, bien loin de favoriser le rétablissement, ne fait que le repousser plus encore. En outre, la proximité de gens perturbés voire complètement déments au sein de l’asile ne fait qu’augmenter plus encore la démoralisation du malade :

« Pour arriver à traiter la folie efficacement, il faudrait donc étudier enfin notre être incorporel, soigner les fous par des remèdes moraux ; au lieu de cela, pour calmer un esprit troublé, on douche le corps, on éloigne le malade des gens qu’il aime, on l’enferme, on le laisse en contact avec d’autres troublés. On lui impose un supplice à rendre fou le moins fou des hommes.

Si le progrès marche, en revanche la logique et le bon sens diminuent au lieu d’augmenter. »<sup>55</sup>

51 Or, il faut bien voir que le dogme de l’enfermement et de l’isolement thérapeutique de l’aliéné est le fondement même de la discipline psychiatrique<sup>56</sup>. Sans cela l’asile comme lieu de soin et par conséquent la loi de 1838 n’ont pas de sens. Critiquer l’isolement c’est du même coup nier toute utilité et tout fondement à la médecine aliéniste. Il s’agit donc d’un commentaire, qui sous des allures de simple bon sens, est en fait très critique et acerbe à l’encontre du système de prise en charge médicale des aliénés en France.

52 Et, puisque les médecins s’obstinent à ne pas vouloir prendre en compte la misère et le malheur individuel et à calquer sur la folie, maladie morale, les méthodes d’une médecine physique, ils se condamnent à exercer des thérapeutiques somatiques qui n’auront aucune espèce d’influence sur le moral du malade. D’où une absence de guérison, qui n’est donc pas due à l’incurabilité de l’aliénation mais plutôt à la fausseté des préceptes sur lesquels reposent la médecine aliéniste.

53 C'est également là un point de vue très opposé à celui du docteur Christian. Néanmoins, contrairement à celui de Vallès, il s'inscrit dans un courant de pensée mieux représenté au XIX<sup>e</sup> siècle. Grossièrement, depuis les années 1860 et le constat de l'échec thérapeutique des asiles, l'idée que la médecine aliéniste, est dépassée et ne prend plus en compte le malheur individuel et les chocs moraux comme le préconisait Pinel, le père fondateur de l'aliénisme est relativement répandue. Toutefois le commentaire d'Audouard, par sa limpidité et son mépris extrêmement condensé envers la psychiatrie de son époque, se distingue dans toute la littérature concernant le problème de la folie du XIX<sup>e</sup> siècle. Surtout, elle montre que des idées comme celle du respect de la parole du fou, de son histoire individuelle, ne sont pas seulement apparues avec la psychanalyse, comme on a pu parfois le dire. Celles-ci étaient également présentes auparavant dans le cadre plus informel des milieux de critiques du système asilaire.

## La parole de l'aliéné : Gill et sa folie

### Le statut social de l'aliéné : une identité diminuée

- 54 Cette dernière interprétation de la folie laisse donc en théorie la possibilité pour l'aliéné de s'exprimer sur ses troubles. Et pourtant, on est étonné à la lecture des commentaires sur Gill de voir à quel point personne ou presque ne semble se demander ce qu'il pense lui-même de sa maladie et de son internement. Or, il ne s'est pas muré dans le silence et s'est bel et bien exprimé à ce sujet <sup>57</sup>. Mais ses contemporains ont, semble-t-il, préféré éviter de commenter cette parole. D'ailleurs, à partir du moment où Gill est enfermé on parle de lui au passé. Dans certains cas un lecteur non averti de la situation pourrait même facilement croire qu'il est tout bonnement mort. Pourtant, lors même que Gill n'avait montré aucun signe précédent de dérangement mentale, même à l'époque son pronostic n'était pas totalement négatif. D'ailleurs il devait sortir plusieurs mois plus tard. Alors comment expliquer cette pléthore d'hommages rendus, de commentaires tous au passé ?
- 55 Ceci montre ce que pouvaient être les conséquences sociales du diagnostic d'aliénation. Loin de considérer comme Pinel que dans la folie la raison n'est pas complètement supprimée mais seulement aliénée, beaucoup y voient le signe d'une abolition totale des facultés intellectuelles. Le fou n'est plus un être humain à part entière. Son existence est mise entre parenthèses. On peut même aller jusqu'à dire que pour la grande majorité des hommes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle devenir fou est une forme de mort. Vallès débute ainsi son premier article concernant Gill par : « C'est fini de Gill... » <sup>58</sup>. Ailleurs on peut lire « André Gill est, pour le moment, rayé de la liste des vivants » <sup>59</sup>.
- 56 Bien sûr, certains espèrent la résurrection de l'artiste qui « cinglerait de son crayon [ceux qui le critiquent], s'il revenait à la vie, ou, ce qui est la même chose, à la raison ! » <sup>60</sup> Mais l'équation posée entre la vie et la raison montre bien la profondeur de la cassure instaurée par le diagnostic de folie. Devenu fou vous n'êtes plus rien, vous n'existez plus. Il est bien difficile ensuite de reconquérir ce qui a été brisé par la publicité faite à votre maladie. Car, avoir été reconnu comme tel, ne serait-ce qu'une fois, équivalait à un doute jeté pour toujours sur votre santé mentale. Ceci n'étonne pas dans un monde où de plus en plus de gens identifient l'aliénation à une preuve de dégénérescence héréditaire susceptible de se manifester de nouveau à n'importe quel moment.
- 57 Jules Manier <sup>61</sup> parle ainsi du stigmate indélébile qui marque à tout jamais ceux qui ont été identifiés comme aliénés. Ailleurs on utilise les expressions de souillure, de trace, de marque ou encore d'étiquette. Vallès en sait quelque chose qui a toujours dissimulé son internement et celui de sa sœur. Quant à savoir si l'on peut se remettre un jour d'un tel regard posé sur soi, c'est une autre question qui n'intéresse pas directement l'historien. On peut juste remarquer qu'un certain nombre de personnes sorties de l'asile préférèrent tout simplement changer d'identité et de lieu de résidence. Tandis que les familles aisées préférèrent hospitaliser leurs proches à

l'étranger ou dans des maisons privées, de peur que la publicité faite au diagnostic d'aliénation ne ruine leur réputation.

58 Gill a du affronter directement les conséquences sociales de l'étiquette d'aliéné. Désormais on lui accorde moins de crédit, chacun de ses actes ou de ses paroles est considéré comme suspect et a moins de valeur qu'auparavant. Le traitement fait à son manuscrit racontant son vagabondage et son séjour à l'asile en est un exemple frappant. Au vu du cahier originel<sup>62</sup>, on constate qu'un grand nombre de coupures ont été effectuées. Dès lors que Gill raconte une anecdote qui semble peu flatteuse pour les asiles et leurs médecins elle est coupée. Cela ne tient pas à la crudité des formules employées par Gill : par comparaison avec ce que d'autres ont écrit sur les aliénistes, elles sont en effet très légères. Une phrase comme « Telle est la vie à Charenton. L'heure succède à l'heure »<sup>63</sup>, pourtant fort peu assassine, est supprimée. Tandis que Vallès, à la même époque, peut se permettre des descriptions de Charenton autrement plus offensives. De même, j'ai montré ailleurs<sup>64</sup> qu'en 1880, lors du scandale de Clermont, les journalistes de tous bords s'en étaient donnés à cœur joie. C'était à qui ferait la peinture la plus noire des asiles. La censure du manuscrit de Gill ne s'explique donc pas par une réticence face à de possibles réactions de la population qui raffolait au contraire d'anecdotes croustillantes sur le quotidien des fous. Elle ne s'explique que d'une seule façon : le témoignage de Gill est suspect en ce qu'il émane d'un ancien aliéné. Sorti et pourtant reconnu mieux portant, Gill n'a plus pour autant l'entière et pleine maîtrise de sa liberté d'expression. Il est même paradoxalement moins libre que sous l'Empire avec sa censure.

59 Les quatre caricatures du docteur Christian (ill. 6 à 9) réalisées par Gill aux alentours de 1884 (c'est-à-dire durant son second internement) sont également soumises à une censure. Des quatre caricatures, deux ne seront jamais publiées. Pourtant le docteur Christian qui les a transmises au premier biographe de Gill, Lods<sup>65</sup>, n'avait émis de réserve que sur l'une d'elle, le représentant dans un pot de chambre<sup>66</sup> (ill. 9). Non seulement le biographe a étendu la censure à un autre dessin représentant le docteur renversant un seau d'eau sur la statue de Minerve (ill. 8), mais il faut remarquer également que les deux caricatures qu'il garde dans son livre sont placées en marge du texte, sans même un commentaire, ni même une indication permettant de comprendre qu'elles ont été réalisées à l'intérieur de l'asile.

60 Enfin, dernier signe de l'amoindrissement de la personne sur la scène sociale une fois qu'elle a été reconnue folle, le Salon de 1882. Alors même que Gill plaçait tous ses espoirs dans son nouveau tableau *Le Fou*, sans même lui demander son avis ni même le prévenir, son œuvre est finalement placée hors de la vue des passants. C'est très éclairant. Le tableau (ill. 5) représente un fou en camisole et la société du XIX<sup>e</sup> siècle ne veut rien savoir du sens personnel de ce malheur. Tout comme elle soustrait les aliénés au regard derrière de hauts murs d'asiles, elle empêche que l'on voit la représentation de Gill. L'avenir de ce tableau est d'ailleurs bien emblématique de cette peur du fou au XIX<sup>e</sup>. Alors que ses autres œuvres trouvent acquéreur et qu'on sait aujourd'hui où elles se trouvent, personne ne sait, à ma connaissance<sup>67</sup> ce qu'il est advenu de *Le Fou*.

61 Personne ne souhaite donc véritablement entendre ce que Gill avait à dire. Et qu'a-t-il à dire justement ?

## La souffrance

62 D'abord, Gill n'admet jamais être malade. Tout au plus semble-t-il sous-entendre par endroits qu'il a pu avoir un ou deux moments d'égarement qui ne doivent pas mettre en doute la solidité de sa raison. Quant à son obsession de l'argent<sup>68</sup>, signe de délire des grandeurs selon le docteur Christian, elle lui semble au contraire une preuve de sa volonté de re-travailler au sortir de l'asile. Selon lui d'ailleurs la majorité des patients arrivant dans une maison de santé ne sont pas réellement fous, ils sont juste parfois un peu perturbés. Mais c'est l'asile par l'isolement

de la société, la monotonie de la vie quotidienne et le contact avec de véritables déments qui finit par faire perdre l'esprit au plus sain des hommes.

« Voilà ce qu'on a pour faire diversion à la vie qui s'écoule lentement, bêtement sans incidents ni distractions. La plupart entrent intelligents et, petit à petit, s'atrophient, deviennent stupides.

J'ai frémi en entendant un vieillard accuser 54 ans de présence dans ce bouge.

Que de forces perdues ! que de cerveaux annihilés ! Mais quoi ! nul ne s'en occupe. »<sup>69</sup>

63 D'où, si Gill ne reconnaît jamais être aliéné, il admet en revanche bien volontiers souffrir de la vie dans l'asile mais aussi de l'attitude que les autres ont envers lui depuis qu'il a été diagnostiqué aliéné. Il se sent trahi ainsi ou du moins mal soutenu par ses proches. Dans son manuscrit il laisse clairement transparaître son ressentiment envers le comportement de ses amis. Il ne comprend pas notamment que, au terme de son vagabondage par les champs en Belgique, au lieu d'essayer de le calmer et de lui parler, ses amis Stocquart et Gil-Naza l'aient directement amené dans une maison de santé. Il les accuse même de ne rien lui avoir expliqué du tout : « Le lendemain, sans que j'y compris alors de rien, deux hommes qui étaient alors mes camarades (le cabotin) Gil-Naza et Stocquart (le pseudo avocat), vinrent me chercher en voiture et me conduisirent à Evère, dans un asile d'aliénés. (Je n'oublierai pas leur action ignoble et dénuée de bon sens.)<sup>70</sup> » Ailleurs, il se montre encore plus dur : « Les jean-fesses qui m'ont foutu à Charenton ont bien failli briser ma vie. Heureusement j'ai la cervelle mieux chevillée encore que je ne l'aurai cru, et ils n'ont pas réussi à m'engouffrer dans l'abîme de folie où sombrent tant de gens que j'ai vu arriver comme moi, jetés là par stupidité ou infamie »<sup>71</sup>.

64 Outre cela, Gill a du mal à admettre le contenu des commentaires sur sa maladie. Il a en effet eu accès à tous les articles. Or, il n'a pas apprécié cette « débandade de bavards »<sup>72</sup>. Un seul lui a « fait plaisir par le ton affectueux »<sup>73</sup> celui d'un certain Mélandri dans *La Chronique parisienne* qui se termine sur les phrases suivantes :

« Puisque la camisole de force semble devenir le vêtement à la mode pour les artistes ; puisque dans ce colossal tripot parisien où l'on jette sur le tapis sa cervelle, son cœur et souvent l'honneur même, il ne reste aux décavés que les dalles verdies de la Morgue ou les cabanons de Sainte-Anne... »<sup>74</sup>

65 Gill souffre du manque de soutien de certains de ses proches. Mais surtout, quand il est enfermé, il se plaint de son internement. Ceci n'a en soi rien d'original. Il est bien rare qu'un patient ait décrit son asile en termes positifs. Les trois-quarts des témoignages d'aliénés dont on dispose sont ainsi des réquisitoires contre l'aliénisme et des demandes de libération immédiate. Il est souvent difficile d'y démêler ce qui ressort de la maladie ou de plaintes véritables concernant des sévices corporels. Tout ce que l'on peut dire en revanche est que l'asile a été continuellement décrit par ses malades au XIX<sup>e</sup> comme un lieu de détention pire que le bagne. Bien sûr, les écrits ou les paroles des aliénés n'ont pas tous été reçus et, même quand ils l'ont été, on ne leur accordait bien souvent que peu de crédit. Cependant, il est tout de même certain que leur unanime description de l'asile comme bagne de fous a tout de même eu un impact sur la perception de ce lieu de soin dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle a sans nul doute contribué à forger l'image effrayante que nous en avons aujourd'hui.

66 Durant les deux périodes de son enfermement, Gill a ainsi écrit de nombreux messages où il supplie qu'on vienne le sortir de l'asile ou qu'au moins on lui rende visite pour casser la monotonie de ses journées. Ses premières missives ont du d'ailleurs atteindre leur but puisque, usant de pressions et notamment du soutien de Gambetta, Vallès et ses autres amis sont parvenus à le faire sortir très rapidement de l'asile une première fois. Lors de son second séjour à Charenton, Gill continua, cette fois-ci en vain, d'écrire de nombreuses lettres pour demander sa sortie (voir ill. 14). Certaines ont été rendues publiques, d'autres n'ont semble-t-

il jamais franchi les portes de l'asile — qu'elles aient été interceptées par le docteur Christian, non envoyées ou refusées par leur destinataire — et nous sont, pour cette raison, parvenues. Une d'entre elles, datée du 20 septembre 1883 et adressée à M. Rolin, débute ainsi :

« Je te supplie, au nom de notre vieille amitié, de t'occuper de me faire libérer d'un asile de force et de folie qui est un véritable lieu de torture que je n'ai aucune raison de subir... »<sup>75</sup>.

67 Concernant le quotidien de l'asile, outre la monotonie et l'absence de liberté, il se plaint de ce que le docteur Christian lui administre des traitements sans écouter ce qu'il a à dire et sans prendre acte de la mauvaise opinion qu'il a de ces médications. En effet, bien que Gill en tant qu'hôte de prestige ait eu droit à un traitement de faveur (droit de recevoir des visites plus importantes, droit de sortir parfois de l'asile sous surveillance pour aller se promener avec Emile Cohl notamment) il n'en est pas moins soumis comme tous les autres aliénés à la règle basique du fonctionnement de l'asile. Comme l'a montré Erving Goffman<sup>76</sup>, la première caractéristique de l'asile consiste dans la perte totale du contrôle de son corps, l'aliéniste ayant le droit d'essayer les traitements les plus biscornus sur le physique afin d'agir sur le moral. Dans les asiles, selon Gill, « la dernière des crapules coiffée d'une casquette de service a pour ainsi dire droit de vie et de mort sur les infortunés confiés à sa garde, où toutes les spéculations criminelles de la vengeance et de la cupidité trouvent un appui, une aide assurée, sans contrôle et, par conséquent, impudente. »<sup>77</sup>

68 Parce que le docteur Christian croit fermement dans l'incurabilité de l'aliénation ainsi que dans la possibilité de l'atténuer par des médicaments, Gill est donc apparemment soumis à de très fortes doses de chloral et de laudanum en dépit de ses protestations. Protestations que l'on voit très bien dans ce dessin où l'aliéné est ridiculement rétréci comparé à l'immense et tout puissant médecin tenant une énorme seringue (ill. 7). Bien des années plus tard, quand le nom de son ami aura été presque totalement oublié et que le docteur Christian sera mort et enterré, Emile Cohl confirmera ce témoignage de Gill en écrivant dans *Le Figaro*, le 20 septembre 1904 :

« Alors qu'il aurait suffi de soins discrets, la méthode brutale dont on usa avec lui aggrava ses souffrances et son mal. »<sup>78</sup>

## La revanche

69 En réaction, on voit que Gill nourrit une véritable haine à l'endroit de son médecin. Il gardait toujours une certaine bonhomie dans ses caricatures politiques, refusant de se laisser aller à la violence gratuite envers ses caricaturés. Ce n'est pas le cas dans celles qui représentent le docteur Christian et lui sont adressées. Ne seraient-ce que les sous-titres nous renseignent sur son état d'esprit. « Revanche » (ill. 6) exprime l'envie de Gill d'infliger à son médecin les traitements que celui-ci lui prescrit afin qu'il comprenne ce que subit son patient. Bien que le docteur Christian conserve ces dessins, il ne prend pas acte de la souffrance qu'ils laissent transparaître. Comme beaucoup d'aliénistes il ne fait en effet que peu de cas des critiques des patients. Ceux-ci ne peuvent émettre un véritable avis, libre, puisqu'ils sont dégénérés. Dans la caricature « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » (ill. 9), il ne s'agit même plus de communiquer avec le docteur, même sur un mode de violence : la médecine psychiatrique et son aliéniste sont purement et simplement rejetés, assimilés qu'ils sont aux déjections contenues dans un pot de chambre... Ce n'est pas mieux dans le texte qui dépeint son premier séjour à Charenton où il décrit le docteur Christian dans les termes suivants : « un nommé Christian, médocastre infirme, un âne qui n'est même pas décoré et probablement ne le sera jamais »<sup>79</sup>. Ce passage fut bien entendu censuré tout comme la caricature représentant le docteur dans un pot de chambre.

70 Comme remède à sa souffrance, on voit que Gill n'envisage qu'une seule solution : prendre sa revanche par l'Art. C'est le titre et le sens de la caricature « Revanche », c'est également celui de son manuscrit et c'est plus encore celui de son tableau. Il s'agit d'étaler à la face du monde

la souffrance du fou, « d'exprimer l'horreur qui cramponne les malheureux camisolés »<sup>80</sup>. Or qui est-il ce fou, sinon lui ? Gill veut tirer la gloire de son internement. Montrer non que sa folie signifie sa mort sociale, signe l'échec de sa vie et le déclin de son talent, mais qu'au contraire elle lui ouvre les voies d'un nouvel avenir d'artiste. Sans doute aussi pense-t-il que son expérience personnelle contribuera à faire tomber cette bastille moderne qu'est l'asile. « Il y aurait cependant là de quoi jeter un grand cri de justice, d'humanité, une belle page à écrire dans l'histoire parlementaire, un grand nombre d'âmes et de cerveaux à tirer du gouffre immonde (où les précipite l'infamie des leurs), où les laisse pourrir l'indifférence de la société (lâche et) ventrue ! »<sup>81</sup>.

71 Ce projet ne peut pas aboutir et l'on comprend combien la décision de changer son tableau de place est interprétée par Gill comme une véritable négation de son identité. Il lui est clairement signifié : vous n'existez plus, personne ne veut rien savoir de vous, ni en tant qu'aliéné, ni en tant qu'artiste.

\* \* \*

72 Pour certains commentateurs, la médecine psychiatrique serait parvenue à coloniser<sup>82</sup> le territoire de la folie au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Le fou n'aurait plus alors été vu que comme un malade, plus ou moins curable selon les théories et les aliénistes. L'exemple de la folie de Gill et des commentaires que cet événement suscite fait au contraire apparaître la diversité des opinions sur les origines de la folie. Le discours médical n'est pas le seul invoqué pour expliquer l'aliénation, il est concurrencé par d'autres interprétations divergentes voire même franchement opposées. Ceci révèle qu'il existait un mouvement souterrain de critique de l'analyse médicale de la maladie mentale bien avant les années 1960. L'histoire de ce mouvement, des réticences et des résistances au modèle psychiatrique reste encore largement à faire<sup>83</sup>.

73 La société française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est donc très ambivalente à l'égard des fous. Ceux-ci sont tout à la fois perçus comme des victimes de la dégénérescence, de la société ou encore comme des malheureux brisés par leur histoire personnelle. Mais qu'ils soient craints, plaints ou méprisés, les aliénés sont mis à l'écart. C'est ce que montre l'étude des documents inédits où Gill témoigne de son vécu d'aliéné. Elle fait ressortir combien une personne souffrant de troubles psychiques peut se sentir isolée, bloquée dans son désir de communiquer son expérience en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Car, en dépit de toute leur sollicitude et quelle que soit l'opinion qu'ils ont des causes de la folie, les proches de Gill ont en commun l'idée que l'aliénation, même temporaire, est une forme d'anéantissement de l'être intellectuel — une forme de mort. Il leur était impossible dans ces conditions de prendre en compte les analyses de Gill sur sa propre maladie. Tout comme il leur était impossible de dépasser le choc que leur avait fait l'annonce de son mal.

74 Ce dernier élément permet de comprendre pourquoi Gill qui fut, « à soi seul toute une époque, comme Hugo tout un siècle »<sup>84</sup>, fut aussi rapidement oublié. Cet étrange oubli s'interprète en partie par la répulsion et la peur qu'a inspirées la fin tragique de ce personnage. Sa folie soudaine effrayait d'autant plus que rien ne semblait déterminer ce destin. Gill ne pouvait pas être assimilé à la figure du poète maudit de la fin du siècle. Sa personnalité, la teneur de son œuvre, son succès de son vivant ne permettaient pas de le faire entrer dans ce cadre d'interprétation. Dès lors, pour le milieu littéraire et artistique de l'époque sa fin restait une énigme inquiétante qu'il était préférable d'oublier.

---

## *Annexe*

Illustrations

En-tête : *Le Lapin agile*, peinture, enseigne du célèbre cabaret montmartrois.

III. 1 : André Gill à 25 ans, *Cliché Liébert*.

III. 2 : Gill à l'asile de Charenton, 1883, collection François Labadens. Au dos, signature et épigraphe d'Emile Cohl : « A Champsaur, le portrait de mon Dieu prisonnier à Charenton, 1<sup>er</sup> octobre 1883 »

III. 3 : Jules Vallès par André Gill, *La Lune*, n°71, 14 juillet 1867.

III. 4 : Emile Cohl visitant Gill à l'asile de Charenton, 1884, tiré de Jean VALMY-BAYSSE, Jean FRAPAT (préface), *André Gill l'impertinent*, Paris, Éditions du Félin, 1991, p. 227.

III. 5 : *Le Fou*, peinture exposée au Salon de 1882, reproduction tirée de Charles FONTANE, *Un maître de la caricature. André Gill*, 2 tomes, Paris, Éditions de l'Ibis, 1927.

III. 6 : « Revanche », réalisé à l'asile de Charenton, date inconnue, encre sur carton, collection François Labadens.

III. 7 : « Diapourus », réalisé à l'asile de Charenton, date inconnue, encre sur carton, collection François Labadens.

III. 8 : « Hommage à Minerve », inédit, réalisé à l'asile de Charenton, date inconnue, encre sur carton, collection François Labadens.

III. 9 : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? », inédit, réalisé à l'asile de Charenton encre sur carton, date inconnue, collection François Labadens.



6. "Revanche" réalisé à l'asile de Charenton (date inconnue)



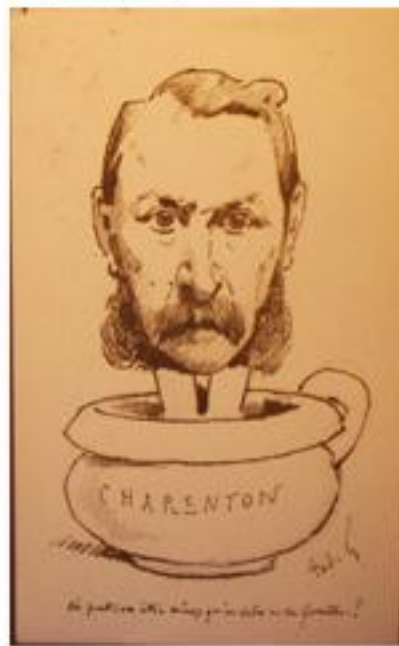
7. "Diapirus" réalisé à l'asile de Charenton (date inconnue)



1. André Gill a 25 ans



8. "Hommage à Minerve" inédit réalisé à Charenton (date inconnue)



9. "Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?" inédit réalisé à Charenton (date inconnue)



4. Emile Cohl visitant Gill à l'asile de Charenton (1884)

### Notes

1. Au XIX<sup>e</sup> siècle les mots corrects, scientifiques, pour désigner l'univers des troubles psychiques sont : aliéné/aliénation. Cependant pour éviter des répétitions fastidieuses j'ai également employé les termes de fou/folie et malade mental/maladie mentale. De même on utilisera parfois le terme psychiatre en remplacement d'aliéniste bien qu'il soit impropre pour la période.

2. Je tiens d'ailleurs à remercier ici M. Labadens, collectionneur privé sans l'aide de qui cette étude n'aurait pas été possible.
3. *La Muse à Bibi* 1881.
4. *L'Etoile* avec Jean Richepin en 1872.
5. Il s'agit du journal réalisé par les zutistes (de « zut »). Fondé par Charles Cros en 1871, ce cercle regroupe artistes et poètes. Des personnalités comme Verlaine, Rimbaud ou encore Nouveau y participent. L'album zutique, issu de leurs rencontres, comporte des dessins et des textes qui tournent en dérision des poètes comme Coppée.
6. Ce sont *La Lune* (1866-1868), *L'Eclipse* (1868-1876 avec interruptions), *La Lune Rousse* (1877-1880).
7. *L'Assommoir* (1877) et *Nana* (1881).
8. Ils entretiendront une correspondance très nourrie tout au long de leur vie. Une partie en a été publiée, voir G. DELFAU, *Jules Vallès, L'exil à Londres 1871-1880*, Paris/Montréal, Bordas, 1971.
9. Parue dans *La Lune*, n°71, 14 juillet 1867.
10. Il s'agit d'un jeu de mot. Ce cabaret s'appelait auparavant « Cabaret des assassins » jusqu'à ce qu'un plaisantin vienne inscrire sur la façade « Là peint Gill », car le caricaturiste était un habitué de l'endroit. Ce qui donne quand on le prononce « lapin agile ». C'est pourquoi Gill, amusé, peignit sur le mur un lapin sortant d'une casserole. Depuis lors, l'endroit porte ce nom.
11. Cette anecdote est citée par de nombreux commentateurs, notamment dans la première biographie consacrée à Gill : Armand LODS et VEGA, *André Gill sa vie. Bibliographie de ses œuvres*, Paris, Léon Vanier, 1887, p. 59.
12. André GILL, *Vingt années de Paris*, Paris, Marpon et Flammarion, 1883.
13. Emile Courtet dit COHL (1857-1938). Caricaturiste, émule de Gill il fut ensuite pionnier dans le domaine du dessin animé (1908 : premier dessin animé sous sa plume, *Fantasmagorie*).
14. On peut voir la tombe de Gill surmontée d'un buste au Père Lachaise où sa dépouille fut transférée en 1887. Il existe une rue André Gill depuis 1894 également ornée d'un buste. Sinon, on peut admirer quelques un de ses tableaux (au musée de Montmartre et au musée Carnavalet principalement). C'est là à peu près tout ce qui reste de cet artiste fameux dans le domaine public.
15. Il n'y a, à ma connaissance, que trois ouvrages récents portant sur André Gill. Le premier n'est en fait qu'une réédition agrémentée d'une nouvelle préface d'un ouvrage datant de 1927 (Jean VALMY-BAYSSE, *André Gill l'impertinent*, présentation par Jean FRAPAT, Paris, Éditions du Félin, 1991). Sinon il existe également un petit ouvrage contenant un certain nombre de reproductions de ses œuvres : André GILL, *Chargez !*, Paris, le Chemin vert, 1981. On peut également consulter l'ouvrage rendant compte d'une exposition de 1993 : Jean FRAPAT, *André Gill : 1840-1885*, Paris, Le Vieux Montmartre, 1993. Enfin, la vie de Gill est parfois abordée de manière indirecte par ceux qui s'intéressent à Jules Vallès (voir *infra* note 23).
16. Le livre de Charles FONTANE, *Un maître de la caricature. André Gill*, 2 tomes, Paris, Éditions de l'Ibis, 1927, recense la grande majorité des articles concernant la maladie de Gill. Il s'agit par ailleurs d'une source essentielle concernant cet artiste.
17. Fondé pour la première fois en 1829, *Le Temps* fut repris après la Commune par Adrien Hébrard. Ce quotidien du soir se voulait indépendant et se présentait comme politiquement neutre. L'anonymat de la rédaction politique était ainsi de règle depuis 1870. Cette position de neutralité affichée, ainsi que le sérieux de ses articles et la qualité de ses correspondants étrangers, en firent vite une référence de la presse française. En réalité, *Le Temps* se situait au centre gauche de l'échiquier politique. Cette orientation politique modérée, ajoutée à la qualité du journal, firent du *Temps* l'organe de presse officieux de la Troisième République. Il devint un journal de droite après la Première guerre mondiale et cessa de paraître en 1942. Pour plus de renseignements, le lecteur peut se reporter à Claude BELLANGER, Jacques GODECHOT, Pierre GUIRAL, Fernand TERROU [dir.], *Histoire générale de la presse française, tome II : de 1871 à 1940*, Paris, Presses universitaires de France, 1972.

18. En 1834 les malades mentaux enfermés sont environ 10 000, en 1865 34 942 et en 1875 42 077 (pour une population totale cette dernière année de 36 448 793 habitants ; voir Augustin CONSTANS, Jules-Joseph LUNIER, Octave DUMESNIL, *Rapport général à Monsieur le Ministre de l'Intérieur sur le service des aliénés en 1874 par les inspecteurs généraux du service*, Paris, Imprimerie nationale, 1878). À la fin de la Troisième République les aliénés en asiles sont 94 000 soit bien plus que le nombre de personnes alors enfermées en prison (environ 60 000 en 1870, les prisonniers ne sont plus que 12 000 pendant l'entre-deux-guerres) ; voir Michelle PERROT [dir.], *L'impossible prison. Recherches sur le système pénitentiaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1980 et Michel COLLEE et Claude QUETEL, *Histoire des maladies mentales*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.
19. Gambetta contesta la loi de 1838 et déposa un projet de révision de celle-ci devant le Corps législatif en 1870, voir Théophile ROUSSEL, *Notes et documents concernant la législation française et les législations étrangères sur les aliénés. Annexes au procès verbal de la séance du 20 mai 1885. commission relative à la révision de la loi du 30 juin 1838 sur les aliénés*. 2 volumes, Paris, M. Mouillot, 1885, pp. 298-299.
20. Gustave GEFFROY, *La vie artistique*, 3 mai 1885.
21. Jules Christian (1840-1907). Après avoir travaillé dans les asiles de Montdevergues (Vaucluse) et de Maréville (Meurthe) il est nommé sur concours médecin à la maison nationale de Charenton où il restera jusqu'à son décès. Ses centres d'intérêt sont divers mais il s'intéresse plus particulièrement à la paralysie générale.
22. Avant la découverte du tréponème en 1905 par Schaudinn et Hoffmann, on ignorait que la paralysie générale était en fait le dernier stade fatal de la syphilis. Pour la plupart des savants, la paralysie générale était en fait une affection transmissible par hérédité. Selon eux, ce n'était finalement que la forme la plus paroxystique de l'aliénation. C'est pourquoi, quand un cas d'aliénation paraissait incurable, on diagnostiquait très fréquemment une paralysie générale.
23. Dr. Jules CHRISTIAN, « Maison nationale de Charenton. Paralysie générale chez un héréditaire », dans *Annales médico-psychologiques*, septembre 1885, pp. 215-224, pp.223-224.
24. MAHORI, « D'un qui est mort », *Le Figaro*, 30 décembre 1885.
25. Gill, né à Paris en 1840, de son vrai nom Louis-Alexandre Gosset de Guimes, serait le fils naturel du comte de Guimes et de Sylvie Adeline Gosset sa mère. C'est du moins ce que lui et sa mère prétendaient, sans qu'on en ait véritablement de preuve.
26. Il s'est exprimé sur ce sujet à deux reprises en 1884 (« Pathologie. Des difficultés que présente le diagnostic de la paralysie générale », dans *Annales médico-psychologiques*, 1884, I, pp. 19-28 et *Annales médico-psychologiques*, 1884, II, pp. 38-50 (suite).
27. Dr. Jules CHRISTIAN, art. cité, p. 215.
28. Dr. Jules CHRISTIAN, *idem*, pp. 220-221.
29. La collection François Labadens contient ainsi quelques brouillons réalisés par Gill à la fin de sa vie avec les moyens limités qui étaient les siens à l'asile (crayons à papier, feuilles de mauvaise qualité et de format réduit). On note notamment le projet d'une enseigne pour le cabaret le « Chat noir », une esquisse où Gill se représente sorti de l'asile et travaillant dans son atelier et une description précise et illustrée d'un chevalier qu'il réclame pour pouvoir peindre.
30. C'est ainsi que la théorie de la dégénérescence fut interprétée par de nombreux médecins comme le docteur Christian. Cela étant cette interprétation diffère de ce qu'ont dit les fondateurs de cette doctrine. En effet, Morel (1809-1873) et Magnan (1835-1916), en dépit de positions théoriques divergentes, estimaient néanmoins tous deux que les dégénérés pouvaient être soignés. Ils préconisaient, entre autres choses, des mesures hygiénistes pour prévenir la survenue de l'aliénation et des réformes du système asilaire.
31. C'est particulièrement frappant dans la préface de *Vingt années de Paris...*, ouv. cité, où Alphonse Daudet exprime son angoisse de finir comme Gill et deux de ses autres proches.
32. Extrait de Emile BERGERAT, « Le Million », dans *Le Voltaire*, 21 octobre 1881.
33. Extrait de R. GUINAUDEAU, dans *La Justice*, 19 août 1894

34. Maria Luisa PREMUDA PEROSA, « Vallès et la folie d'André Gill », dans *Jules Vallès giornalista. Annali della facoltà di scienze politiche. Lingua, letteratura, civiltà*, 1985-1986, n° 22, pp. 113-134.
35. Cette expression a notamment été utilisée par Sylvie Navel (*Les "Anti-aliénistes" sous le Second Empire*, Thèse de doctorat en médecine, Paris V, Cochin, 1984). Concernant ce thème, le lecteur peut également consulter : Jacqueline THIRARD, « Les aliénistes et leur opposition sous le Second Empire », dans *Psychanalyse à l'université*, 1977, mars, pp. 321-338.
36. Il s'agit de *La Dompteuse*, dans (Jules VALLES, *Œuvres complètes*, Tome 4, Paris, Livre Club Diderot, 1970).
37. Du 13 février au 13 mai 1881 dans *Le Citoyen de Paris*.
38. Jules VALLES, « André Gill », « Chronique », dans *Le Réveil*, 23, 31 octobre et 4 novembre, 1881.
39. En 1918, un médecin de l'hospice Saint-Jacques de Nantes où Vallès avait été enfermé estima qu'il s'agissait d'un « exemple probant de séquestration arbitraire » (Dr BENON, « Jules Vallès à l'asile des aliénés Saint-Jacques de Nantes », *La Nouvelle Revue*, 15 décembre 1918).
40. Elle décédera en 1859 à l'asile de Montredon où elle avait été transférée peu de temps auparavant.
41. Vallès attribue à un autre que lui-même le désagréable épisode dont il a été la victime : « L'exemple de ces expédients paternels a été donné, et plus crânement encore, par un collègue du lycée. Son fils aussi a crié publiquement : "A bas le dictateur !" dans une ville de province, au Mans, je crois.
42. Voir P. LIDSKY, *Les Écrivains contre la Commune*, Paris, Maspéro, 1970, Jacqueline CARROY-THIRARD, « Psychiatrie et politique au XIX<sup>e</sup> siècle, une tentative de psychiatrisation des communards en 1872 », dans *Connexions*, n°14, 1975, pp. 59-70, C. GLAZER, « De la commune comme maladie mentale », dans *Romantisme*, n° 48, 1985, pp. 63-70.
43. Eugène Vermech (1845-1878). Poète et journaliste, ami de Verlaine et Vallès, il avait collaboré sous la Commune à la rédaction d'une feuille populaire au ton relativement violent : *Le Père Duchêne*. Il finit par se brouiller avec ses compagnons exilés comme lui en Angleterre et termina sa vie dans la misère. Il faut également noter que Gill et Vermech ont travaillé ensemble dans le cadre du journal *La Parodie*, et ce, peu avant la Commune. Ils avaient d'ailleurs abordé le thème de la folie sur un mode parodique.
44. Il s'agit d'une fille, Jeanne-Marie (1875).
45. Jules VALLES, *Le Réveil*, 23 octobre 1881.
46. Voir note 19.
47. Il est difficile de dater précisément l'apparition de cette expression de « bastilles nouvelles » ou « modernes » associée aux asiles d'aliénés. On peut remarquer en revanche qu'il s'agit d'un lieu commun revenant sous la plume de tous ceux qui désirent voir le système asilaire réformé.
48. Pseudonyme de Caroline Rémy.
49. En particulier Jean Richepin, qui entretenait également une amitié plus qu'ambivalente avec Vallès et rompit avec lui à cette période. Pour Richepin, Vallès bien loin de rendre hommage à Gill et de tenter de l'aider dans cette phase difficile ne fait que l'enfoncer plus encore. À ce propos, consulter les annexes de : Jean RICHEPIN, *Les étapes d'un réfractaire : Jules Vallès*, préface de Steve MURPHY, Seyssel, Champ Vallon, 1993.
50. Pour plus de renseignements, consulter notamment Bénédicte MONICAT, « Écritures du voyage et féminismes : Olympe Audouard ou le féminin en question », dans *French Review*, 69, 1, automne 1995, pp. 24-36.
51. Elle s'est exprimée à ce sujet dans *Les Mondes des esprits, ou la Vie après la mort*, Paris, E. Dentu, 1874.
52. Les spirités estiment qu'une forme de communication est possible entre les esprits des morts et les vivants, les médiums ayant notamment la faculté d'opérer le lien entre ces deux mondes. Ceci présuppose donc qu'il existe un esprit indépendant, survivant à la disparition du

corps. Ces conceptions ont donné lieu à de nombreuses expériences au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et ont influencé des savants tels que le psychologue Pierre Janet ou encore le prix Nobel de physiologie Charles Richet. Sur ces différents points, on peut notamment consulter Nicole EDELMAN, *Voyantes, guérisseuses, visionnaires en France, 1785-1914*, Paris, Albin Michel, 1995.

53. Olympe AUDOUARD, dans *Le Papillon*, 30 octobre 1881 (*Le Papillon* est une revue éphémère, qu'Audouard avait elle-même fondée avec l'aide d'Alexandre Dumas père, de Tony Révillon et du marquis de Pommereaux).

54. Extrait de René MAURY, dans *Revue littéraire et artistique*, n°56, novembre 1887. On ne possède pas d'éléments biographiques sur cet auteur, ni d'indications sur d'éventuels rapports de parenté avec le psychologue Alfred Maury.

55. Olympe AUDOUARD, *Le Papillon...*, art. cité.

56. Voir notamment Georges LANTERI-LAURA, « Panorama historique de l'isolement en psychiatrie », compte-rendu de la Journée d'étude sur la chambre d'isolement organisée par le docteur Windisch et l'A.C.R.L. le 8 février 1996, disponible sur [www.serpsy.org](http://www.serpsy.org).

57. On possède des lettres, des fragments de notes, des esquisses qu'il a réalisés à Charenton. Ces documents ont été conservés par le docteur Christian qui les a ensuite donnés au premier biographe de Gill, Lods, en 1887. Puis ils ont été vendus et appartiennent actuellement à un collectionneur privé (collection François Labadens). Il y a également ce que Gill a produit durant sa courte période de liberté entre ses deux internements. D'abord, un récit de son premier séjour à Charenton paru dans un recueil de souvenirs en 1883 (*Vingt années de Paris...*, ouv. cité ; le manuscrit original de « Charenton » appartient à la collection François Labadens). Ensuite, un tableau intitulé *Le Fou* qui fut exposé au Salon de 1882.

58. Jules VALLES, « Chronique, André Gill », dans *Le Réveil*, 23 octobre 1881.

59. E. COQUELIN, dans *La vie humoristique*, novembre 1882.

60. Extrait de Emile TABOUROUX, dans *La Nouvelle*, 24 octobre 1881.

61. Il s'agit d'un conseiller municipal de Paris, journaliste au *Nouveau Journal Républicain*, connu pour ses prises de position contre l'asile. Il a notamment permis que Mlle Rouy obtienne un dédommagement de l'État pour internement abusif ; voir Jules MANIER, *Les Bastilles modernes*, Paris, M. Carré, Bruxelles, M. Manceaux, 1887 ; sur le cas Rouy se reporter notamment à Anne ROCHE et Laurent SOULAYROL, « Le cas de Hersilie Rouy », dans *Le Coq Héron*, n°152, septembre 1998.

62. Collection François Labadens.

63. Manuscrit original de « Charenton » (chapitre de *Vingt années de Paris...*, ouv. cité), collection François Labadens, f. 9.

64. Voir Aude FAUVEL, « Le crime de Clermont et la remise en cause des asiles en 1880 », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 49-1, janvier-mars, 2002, pp. 195-216.

65. Armand LODS et VEGA, ouv. cité.

66. Lettre du docteur Christian à Lods, 14 février 1887, collection François Labadens.

67. Ce tableau aurait été aperçu une dernière fois dans la vitrine d'un brocanteur au début du XX<sup>e</sup> siècle (voir Charles FONTANE, ouv. cité). À l'heure actuelle on n'en possède, à ma connaissance, que des reproductions. Si par hasard une personne lisant cet article a quelques indications sur ce tableau, il ou elle serait bien aimable de me les communiquer.

68. Un certain nombre de notes, de brouillons de lettres, de dessins réalisés à l'asile (collection François Labadens) montrent effectivement à quel point Gill était obsédé par l'idée de trouver un moyen de gagner « un million » (cette expression revient sans cesse dans certains de ses écrits).

69. Manuscrit original de « Charenton » (chapitre de *Vingt années de Paris...*, ouv. cité), collection François Labadens, f. 11.

70. Les passages entre parenthèses sont inédits et proviennent du manuscrit original de « Charenton », collection François Labadens. Ils ont été retirés de la version publiée (*Vingt années de Paris...*, ouv. cité).

71<sup>1</sup> Début 1882 lettre envoyée de l'asile de Charenton, citée par Charles FONTANE, ouv. cité, p. 156.

72. Billet envoyé à Mélandri le 5 mai 1882, cité par Armand LODS et VEGA, ouv. cité, p. 64.

73. *Idem*, p. 65.
74. MELANDRI, *La Chronique parisienne*, 6 novembre 1881.
75. Collection François Labadens.
76. Erving GOFFMAN, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1998 (première publication en 1968, traduction de l'édition de 1961 de Anchor Books, Doubleday and Company, New York).
77. Manuscrit original de « Charenton... », ouv. cité, f. 1, passage censuré.
78. Il est probable en effet que Gill comme beaucoup de malades de ce siècle ait été intoxiqué par de trop fortes doses de chloral, laudanum et autres bromures. Cette hypothèse est étayée par le témoignage d'Emile Cohl qui rendit visite fidèlement à Gill pendant ses deux internements et connaissait les moindres de ses traitements.
79. Manuscrit original de « Charenton... », ouv. cité, f. 7, passage censuré.
80. Lettre envoyée de l'asile de Charenton (début 1882), citée par Charles FONTANE, ouv. cité, p. 156.
81. Manuscrit original de « Charenton... », ouv. cité, f. 11.
82. Cette expression est utilisée par l'historienne américaine Jan Goldstein dans *Console and classify : the French psychiatric profession in the nineteenth century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, traduction française *Consoler et classifier : l'essor de la psychiatrie française*, Le Plessis Robinson, Synthélabo, 1997. Cette dernière a montré comment, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la profession médicale a fini par remplacer l'Église dans son rôle de prise en charge des personnes atteintes de troubles mentaux. Les travaux se situant dans la mouvance anti-psychiatrique et inspirés par la fameuse *Histoire de la folie à l'âge classique* de Michel Foucault ont également défendu la thèse de la toute-puissance du discours psychiatrique, quoique d'une manière très différente. En effet, leur propos militant a été parfois particulièrement sévère envers les aliénistes : voir par exemple Bernard de FREMINVILLE, *La Raison du plus fort : traiter ou maltraiter les fous ?*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
83. Il conviendrait ainsi de questionner le mouvement antipsychiatrique dans sa prétention à se poser en rupture avec un passé psychiatrique. En fait, il apparaît que le mouvement antipsychiatrique lui-même s'inscrit dans une histoire de longue durée.
84. Expression de Georges Courteline citée par Jean Frapat dans sa préface à Jean VALMY-BAYSSE, ouv. cité, p. XI).

---

### **Pour citer cet article**

Référence électronique

Aude Fauvel, « Punition, dégénérescence ou malheur ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 26-27 | 2003, mis en ligne le 19 février 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index751.html>

---

### **À propos de l'auteur**

**Aude Fauvel**

Doctorante en histoire, allocataire de recherche à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Centre Koyré).

---

### **Droits d'auteur**

Tous droits réservés

## *Résumé / Abstract*

André Gill, célèbre caricaturiste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fut soudainement interné en 1881 à l'asile de Charenton, où il mourut en 1885. Son aliénation subite, que rien auparavant dans son comportement n'avait laissé présager, frappa de stupeur le milieu littéraire et artistique français. Si la folie touchait un homme tel que Gill, homme au caractère bien trempé et au physique impressionnant, nul ne semblait à l'abri. Il fallait absolument trouver un sens au malheur de Gill. C'est ainsi qu'un nombre impressionnant de commentaires sur sa maladie fut délivré dans la presse. Chacun profitait de cet événement pour donner son opinion sur le phénomène de la folie. Cependant l'avis d'une personnalité, pourtant la première concernée, manquait étrangement à l'appel. Personne ne semblait se soucier de ce que Gill lui-même pouvait avoir à dire de sa folie. Or, celui-ci s'est exprimé à ce sujet dans un certain nombre de documents réalisés dans l'asile mais aussi au cours d'une brève période de liberté qu'il connut en 1882. L'historien dispose ainsi d'une occasion unique de comparer les diverses perceptions de la folie dans la société française du XIX<sup>e</sup> siècle. Que signifiait alors être fou ? Comment étiez-vous perçu et comment vous perceviez-vous ? A travers l'histoire de Gill il est possible de donner quelques éléments de réponse à ces deux questions fondamentales. On voit notamment que le discours médical, centré sur la notion de dégénérescence, n'était pas le seul discours possible sur la folie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ambivalente, la société française l'était à tout le moins envers ses fous et sa médecine psychiatrique, ce que Gill a fort bien résumé dans ses textes mais peut-être plus encore dans ses dessins. Le lecteur découvrira ainsi dans cet article un certain nombre de documents inédits issus d'une collection privée qui permettent de mieux comprendre le vécu asilaire du point de vue du malade.

**Punishment, degeneration or ill fate ? The madness of André Gill (1840-1885).** Famous late 19<sup>th</sup>-century French caricaturist André Gill was suddenly confined to the mental asylum of Charenton near Paris in 1881. He died there in 1885. The literary and artistic circles were really shocked by this tragic destiny as Gill showed no sign of mental derangement before. If someone like him – so sturdy, so well-balanced – became insane that meant nobody was really safe from lunacy. Therefore it was compulsory to find a meaning to that apparently absurd event. Many articles were written in the press – as if everyone wanted to seize the opportunity to express one's own perception of insanity. However, one testimony, possibly the most important one, was oddly missing. Actually, it seemed that no one cared about the opinion of the lunatic himself. Yet Gill expressed himself on that topic in some documents which were made inside the asylum but also outside when he was free for a short period in 1882. The historian thus acquires the unprecedented occasion to compare the different perceptions of the insane in late 19<sup>th</sup>-century French society. What did being lunatic mean at this time? How were you seen and how did you see yourself? The history of Gill helps to answer these fundamental questions. In particular, it reveals that the medical analysis, which was based on the notion of degeneration, was not the only way to interpret madness at the end of the 19<sup>th</sup> century. To say the least, French society was ambivalent towards its mentally estranged and its psychiatric medicine. Gill brilliantly showed this ambivalence in his texts and maybe in a more expressive way in his drawings. Thus, the reader will discover in this article some unpublished documents from a private collection which help to understand what it meant for the inmate to live in a mental asylum.

***Licence portant sur le document :*** Tous droits réservés